

Le linge d'antan.

Ce texte est tissé comme une toile tendue, avec une aiguillée de vie qui disparaît, reparaît à l'endroit et à l'envers, et nous raconte une histoire de grand-mère.

J'aime à dormir dans des draps de lin, j'aime y rêver aussi.

J'aime leur fraîcheur, l'été venu, parfois, c'est dans des draps de toile métis ou de coton lavé, que je me glisse, pourvu qu'ils soient brodés ; j'aime sentir sur ma peau la douceur de leurs fibres.

J'aime admirer les monogrammes qui nous racontent les veillées de nos aïeules, dont les noces approchaient et qui devaient se constituer un trousseau.

Avant 1900, dans les campagnes, les filles se devaient de savoir cuisiner, broder, laver, entretenir le trousseau et tout le linge de maison. Toutes les classes sociales se mirent à broder. Dans les villages, l'éducation des jeunes filles était confiée aux « sœurs d'école ». Elles y apprenaient la lecture, un peu, l'écriture, un peu, mais surtout à coudre et à filer, tout en écoutant « le catéchisme ».

Dès qu'elles savaient signer et lire, vers leurs douze ans, nos grands-mères d'alors s'attelaient aux travaux d'aiguilles. Autrefois aux saisons d'automne et d'hiver, c'est à la lueur des bougies ou de l'âtre, qu'elles brodaient leurs initiales en coton blanc.

Joséphine, notre grand-mère, dût commencer son trousseau ; bien sûr il n'y avait que la lettre P de son nom, mais elle s'imaginait déjà mariée ! Tout en alignant les points de bourdon, les jours échelle, elle rêvait à celui qui partagerait sa vie. Quelle lettre allait-elle accoler à son patronyme ?

Enfants, mes sœurs et moi, aimions ouvrir l'armoire cirée de notre grand-mère, elle nous racontait une histoire, celle de son adolescence et de son mariage.

Cinq étagères de bois de chêne étaient habillées, sur toute la largeur d'une frise de coton faite au crochet --- C'est tante « Ninie » qui l'a faite, disait Joséphine.

Nous aimions sentir le linge parfumé de lavande, qui, rangé en piles, sentait le frais ; nous aimions redécouvrir tous ces cartons pleins de bas tricotés de ses mains, cette boîte, remplie de magnifiques dentelles, héritage de son aïeule. Les jupons de toutes matières étaient rayonnants de blancheur, amidonnés, pliés, recouverts soigneusement d'un voile de mousseline. D'un sac à fourrures noué d'un cordon, sortait une étole avec une tête de martre. Les draps au monogramme MP, pliés soigneusement, prenaient la plus grande place. A côté, les taies d'oreillers, carrées, bordées de jours, de plumetis, festonnées parfois avaient leur place.

Les nappes damassées étaient rangées, bien repassées, bien lisses ; les serviettes de table qui étaient de grande taille, ne servaient qu'aux fêtes de famille; elles étaient là, en paquets de douze, superposées, amidonnées. Les mouchoirs, pliés, portaient les initiales aux prénoms de notre grand-père et des enfants ; de grands mouchoirs de Cholet, bleus, pour Eugène, avec un liseré rose et bleu ciel pour les femmes, ou, avec un dessin brodé de canards ou de fleurs, destinés aux enfants, formaient des piles intactes où rien ne dépassait.

Des pochettes de communiantes, ornées de dentelle, étaient protégées d'un papier de soie, dans une boîte carrée. Dans une autre, les brassards de communiants de nos deux oncles, témoignaient du passé.

Un petit tiroir, fermé d'une jolie petite clef travaillée, nous intriguait. On y découvrit un écrin où des gants de peau talqués, de couleurs bise et noire étaient enveloppés, précieusement.

Une boîte à bijoux, avec quelques broches, boucles d'oreilles, bagues sans grande valeur, n'avait plus été ouverte depuis longtemps ; des boutons de manchettes, des perles jaunies, des épingles à cravates y étaient rangés depuis les derniers mariages... Sur une autre étagère, un paquet de lettres jaunies et de cartes postales anciennes, s'enjolivait d'un joli ruban de satin.

C'est sûrement la boîte de velours vert foncé que nous préférons, celle où tout le matériel de la parfaite brodeuse se trouvait : un étui de buis, dans lequel on trouvait encore quelques aiguilles très fines, un dé à coudre piqueté, un poinçon en ivoire dont on ne connaissait plus l'usage ; de jolis ciseaux dorés, pointus, pour une finition parfaite, évoquaient la forme d'une cigogne.

Dans une grande boîte de carton, se trouvaient deux robes de baptême, si travaillées, si petites, qu'on aurait aimé en habiller nos poupées.

Tout en repassant un monogramme « MP » brodé de plumetis, je pensais au nombre d'heures qu'il avait fallu pour le réaliser ; j'imaginai la tête de Joséphine, penchée sur son ouvrage, comme écrivant un récit sur une page vierge qui attestait de sa pureté !

Se conformerait-elle à ce destin tout tracé d'une femme formée pour être bonne ménagère, bonne fermière, bonne nourrice et bonne épouse.

Son aiguillée de coton se déroulait pour écrire son histoire, une belle histoire ma foi !

Nous aimions que « la Joséphine » nous raconte, quand elle n'avait pas 16 ans, que « l'Eugène » l'avait remarquée à la fête de la St Jean.

Elle devient un beau brin de fille, lui avait-on dit. Il la croisait quand elle se rendait à pied au marché d'Argenton sur Creuse, où elle vendait ses œufs, ses poulets et ses fromages de brebis ; lui, ce sont les bêtes qu'il vendait ou allait acheter. Il l'observait, troublé, il partait même un peu plus tôt, pour la raccompagner à Luzeret dans sa carriole, c'est comme ça qu'ils pensèrent mariage ! Une véritable histoire d'amour qui commençait, ce qui était rare à l'époque ; notre grand-père Eugène, encore ému, même âgé nous disait : c'est qu'elle est belle ma Joséphine !

Le mariage ...oh ! Pas tout de suite, se marier en 1910 c'était d'abord l'affaire des anciens. Ils se connaissaient un peu tous les quatre. C'est à la Saint Vincent, à qui on confiait la bénédiction des vignes que les parents se rassemblèrent et décidèrent de leur union. Ce jour-là, après la messe, après la procession du bâton, des bannières, après la distribution du pain béni, un petit « mangement » fut organisé par Joséphine ; elle servit des « œufs à la Couille d'âne » c'est à dire cuits dans le vin ; les lentilles vertes, du Berry, bien sûr, les accompagnaient ; suivait la galette de pommes de terre, sa spécialité, le « l'fromage de chieuv » (chèvre) et enfin les « poum » (pommes). Eugène se régala, et tous complimentaient la jeune femme.

A l'issue du bal qui s'ensuivit, les tourtereaux célébrèrent leurs accordailles, puis Joséphine se remit à broder. C'est la lettre M du patronyme d'Eugène qui viendra compléter le trousseau commencé.

Régulièrement, passait dans le village, le marchand mercier ; il transportait, dans une charrette tirée par son chien, des merveilles qui éveillaient la curiosité des enfants et qui faisaient briller les yeux des femmes. Tissus, rubans, bobines de fil, aiguilles côtoyaient parfois lunettes, remèdes, pommades, jouets et autres objets exotiques. Sa venue déclenchait une irrépressible joie ! Il rapportait les anecdotes de villages voisins, qui semblaient bien lointains pour un Berrichon attaché à sa terre. Il donnait aussi, contre un bol de soupe, des nouvelles de la ville la plus proche. Joséphine et Marinette, son aînée de 4 ans, y trouvèrent, toile de lin, écheveaux de coton blanc, aiguilles fines et dés à coudre. Le marchand leur recommandât « les frivolités », les modèles de Thérèse Dillmont qui étaient une référence vers 1900.

Le rémouleur lui aussi était attendu, il passait à intervalle régulier et redonnait tranchant aux ciseaux et autres outils coupants.



Marinette, n'était toujours pas mariée. Placée à Paris, elle y avait appris la broderie, et en ça, elle aiderait sa sœur cadette.

Les soirées étaient bien longues, et, les seules distractions pour les jeunes femmes nées à la campagne, étaient les veillées où on se réunissait près de l'âtre ; l'occasion pour elles de broder à la lueur des bougies, de compter les fils, d'apprendre la précision du geste, la patience, le marquage. Tout ce savoir-faire atteste encore, aujourd'hui, de la dextérité de nos grands-mères.

Au fil de la trame de son existence de jeune femme, coudre, lire et broder s'entremêlaient pour faire de son trousseau, matière à rêveries. Le repli sur soi, parfois la solitude, le silence, l'attention, la réflexion, la précision qu'il lui fallait pour marquer son linge, étaient aussi moments de mémoire.

Elle qui aimait tant courir les champs, qu'aurait-elle écrit sur sa vie d'alors, sur ses rêves, ses illusions, perdues ou pas, je m'interroge ? Et si les journaux intimes d'aujourd'hui, avaient remplacé les travaux de l'aiguille !

Ce fut un très grand bonheur d'avoir fait renaître, juste pour le plaisir, ces merveilleuses réalisations d'antan que sont les monogrammes brodés ;

----Tout ça, me dit malicieusement, notre petite fille Lison, parce que tu repasses un drap brodé !!!

Marie-Claire Ramaen .

Eugène Momot et Joséphine Perrin se marièrent le 14/06/1910 ; Eugène avait 24 ans et Joséphine 17 ans ;

Les travaux d'aiguilles pour les filles ont perduré jusqu'en 1970 dans les collèges où des cours d'économie domestique étaient dispensés.





passion-de-blanc